

N° 44. — TOME VI.

10 JUIN 1893.

PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Elie Reclus : *Pieusetés*.

Henri de Regnier : *Eustase et Humbeline*.

Henry Fèvre : *Indications politiques*.

Saint-Pol Roux : *Epilogue des Saisons humaines* (suite).

Henri Bordeaux : *Les Premières poésies de Villiers de l'Isle-Adam* (2^{me} et dernière partie).

Paul Adam : *Critique des mœurs*.

Ed. Cousturier : *Notes d'Art*.

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS	10 francs	6 francs.
PROVINCE	12 francs	7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	8 francs.

Le numéro : 60 centimes

COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER
BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, Ernest KOLB, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

PIEUS ETÉS

On parlait providence, Saintes Vierges, interventions divines dans les affaires humaines.

— Je puis vous en donner des exemples; fit notre ami Simplice.

Vous savez le patriotisme que déployèrent les Saintes Vierges d'Espagne contre l'invasion napoléonienne et comment leur intervention opéra des miracles. Si bien que Notre-Dame des Affligés, *Nuestra Señora de los Desemparados* fut nommée généralissime des armées contre les Français. En cette qualité elle rendit de précieux services à lord Wellington. Toutefois la plus célèbre de toutes fut, est encore, la Vierge à la Colonne, *Nuestra Senora del Pilar* pour la part qu'elle prit à l'héroïque défense de Saragosse:

*La Virgen del Pilar dice
Que no quiere ser francesa,*

*Que quiere ser capitana
De la tropa aragonesa.*

Ailleurs qu'en Espagne les Vierges renommées s'émancipent aussi de la traditionnelle immobilité dans le demi-jour des sanctuaires. Aux fêtes carillonnées, les Enfants-Jésus et leurs Mamans, les Apôtres et les Anges, les Saints et les Saintes, les Martyrs et les Martyres, vont accomplir en plein air leurs fonctions sacrées, et parfois prendre un peu de bon temps, bien mérité certes.

Ainsi, à Quito, le jour de la miraculeuse Assomption, la Sainte Vierge de Guapulo s'amenait, en bottes à l'écuyère, paradait en uniforme à graine d'épinard, tricorne en tête et sabre au côté. Ce n'était point un déguisement ni une mascarade. Elle portait le costume officiel du grade que le roi d'Espagne lui avait signé, en 1797, par un brevet de capitaine général. Elle touchait les appointements du grade. Les soldats lui étaient très attachés.

Et aux beaux temps de l'administration espagnole, Lima célébrait chaque année, en grand' pompe et magnificence, les processions de saint François et de saint Dominique, deux illustres représentants de la foi chrétienne, fondateurs d'ordres riches et puissants. Suivis de leurs troupes de moines et nonnes, d'affiliés et clients, de zélatrices et dévotes, les deux Bienheureux allaient à la rencontre l'un de l'autre, se saluaient cérémonieusement, en grands d'Espagne. Suivant les prescriptions minutieuses de l'étiquette castillane, ils renouvelaient amitié jusqu'à l'année prochaine. Spectacle de haute moralité et de politique avisée. Car les deux illustres personnages étaient de caractère différent, même opposé, et représentaient d'énormes intérêts. S'il n'y avaient pris garde, ils eussent eu mille

fois la tentation de se brouiller, puis de se faire une guerre acharnée. Ce qui, vu la part d'autorité qu'ils tenaient dans l'Eglise et dans l'État, eût amené d'in-calculables désastres.

D'ailleurs saint François et Saint Dominique suivaient l'exemple que leur avaient donné les dieux mexicains, Quetzalcoatl et Camaxtli, auxquels tous les ans on ménageait une entrevue dans laquelle ces potentats célestes ratifiaient à nouveau l'alliance qu'avaient contractée leurs peuples.

Au Guatemala, l'on faisait, ou l'on fait mieux encore. Quant il faut procéder aux grands travaux des champs, rendre la terre féconde ; quand on confie à son sein la semence qui donnera la vie et le pain, les habitants de deux villages, — l'un voué à saint Sébastien et l'autre à sainte Catherine, — arrivent en procession solennelle, l'un avec son patron, l'autre avec sa patronne. On sait que Sébastien vous représente un superbe jeune homme, que sainte Catherine vous est une des plus jolies filles du calendrier, et si nous ne disons pas la plus belle, c'est pour ne susciter aucune jalousie. On vous les marie bel et bien afin d'inviter le ciel et la terre à en faire autant. On mange bien, on boit ferme, on danse que c'est un plaisir. Le soir venu, on prend les poupées mignonnes, on les couche en un lit enguirlandé de soie et de velours, et l'on ferme discrètement les rideaux. Pan, pan, des coups de fusil éclatent dans la nuit, pan, pan ! pan, pan ! Avant de réintégrer Bastien et Catinette en leurs domiciles respectifs on leur laisse faire grasse matinée. Après quoi, si le maïs ne lève pas bien, ce sera vraiment la faute du Bienheureux et de la Bienheureuse.

Rien de mieux tant que Saints et Saintes montrent un touchant accord, tant qu'ils donnent à leurs fidèles l'exemple de la morale, des vertus et même des plai-

sirs honnêtes. Mais quand il y a bisbille entre béats et béates. Mais quand se chamaillent les gens du Paradis ?

Ce que se crêpèrent le chignon *Nuestra Señora de las Mercedes*, ou Notre-Dame des Compassions, et Notre-Dame du Bon Secours, *Nuestra Señora del Socorro* ! L'attrapade eut lieu en 1643, à Santiago du Chili; elle est encore célèbre dans tous les ports de l'Amérique du Sud. Une rivalité féminine les avait incitées, mais si elles avaient la main leste, elles avaient bon cœur; elles entendirent raison et se réconcilièrent.

Voire, quand ces grandes dames se brouillent, la fâcherie peut durer, puisqu'elles ont l'éternité devant elles. Ainsi, elle date de loin déjà, la rivalité entre Notre-Dame Qui Guérit, — *Nuestra Señora de los Remedios* — et Notre-Dame de Guadalupe, les vraies souveraines du Mexique. A peine furent-elles installées dans leurs sanctuaires qu'elles se prirent d'antipathie, et pour cause. Fière, et d'âme aristocratique, la première avait épousé les intérêts des conquérants, tandis que la seconde recrutait sa clientèle surtout chez les pauvres et la racaille indigène. Pendant la période dite coloniale, Remedios tenait le balai par le manche et Guadalupe était obligée de dissimuler. Mais elle leva la tête avec l'insurrection du curé Hidalgo. Après les silencieux coups de couteau et les guet-apens nocturnes, quelle joie de déployer sa bannière au grand jour, ia bannière nationale ! La lutte fut cruelle et acharnée, mais, en fin de compte, l'Espagne dut s'avouer vaincue et reconnaître l'indépendance du Mexique. C'était la résurrection du peuple nahua, — prodige, vraiment, prodige inespéré. A Remedios de s'effacer à son tour et de travailler dans l'ombre. L'habile araignée ourdit ses

toiles, tendit ses fils jusqu'en Europe, fit éclore dans le cerveau de l'Empereur Napoléon III la « Grande Pensée du Règne », qui fut réalisée comme on sait. Remedios marchait derrière Forey, derrière Bazaine, et Guadalupe derrière Juarez. La lutte prit fin à Quérétaro. De bonnes âmes implorèrent le pardon de ce pauvre Maximilien. Juarez se retourna vers Guadalupe. — Eh? — La dame fronça le sourcil, et d'un ton sec : — « Fallait pas qu'il y aille! »

ELIE RECLUS.

Eustase et Humbeline

à Ferdinand Herold.

De tous ceux qui tentèrent d'aimer la belle Humbeline un seul lui resta fidèle. Il semblait l'être d'ailleurs, plutôt qu'à aucune récompense qui lui en eût été donnée, à la persévérance de sa passion, aussi, rien n'étant intervenu pour la diminuer, elle était demeurée la même, car c'est moins le temps qui use nos sentiments que le crédit qu'on leur accorde et, si les raisons d'aimer sont en nous-mêmes, c'est d'autrui d'où proviennent d'ordinaire celles qui font que nous n'aimons plus.

Humbeline avait sans doute estimé trop la présence d'Eustase le philosophe pour ne point avoir choisi le meilleur moyen de se la conserver.

Eustase excellait à interpréter Humbeline à elle-même; elle lui était abréviative de l'ensemble de l'uni-

vers; ils s'en étaient reconnaissants. De là entre eux s'établit un échange continu et gracieux et autant qu'elle était envers lui attentive et bienveillante il était auprès d'elle assidu et circonspect.

Quelques-uns l'avaient été plus et moins qu'Eustase. On essaya de divertir Humbeline du goût d'elle-même au profit de celui qu'on en avait aussi. L'inutilité de leur entreprise et le rejet de leurs prétentions les rendirent fort sensibles à l'échec de leur exigeance.

Eustase s'amusait à consoler ses rivaux en leur montrant par l'exemple et en tâchant de leur prouver par de subtiles paroles quelle infirmité il y avait à vouloir posséder les plus belles choses autrement que par les sentir belles et, comme il se plaisait aux allusions, il usa de ce tour pour éclairer leur folie.

S'ils le venaient visiter en son logis à la fois ingénieux et cénobitique et le consulter sur leur déboire, il leur indiquait, en souriant et d'un geste délicieusement abdicateur, une verrerie merveilleuse qui isolait, sur la rocaille funéraire d'un socle d'ébène, au mur de la chambre, son prestige visible.

C'était un vase fragile, compliqué et taciturne, d'un cristal froid et énigmatique; il semblait contenir un philtre de quelque extraordinaire puissance car la panse tuméfiée et comme respectueuse se corrodait; des vitrifications arborescentes s'y agatisaient intérieurement en la translucidité crépusculaire des parois; il était intact et intangible en sa sveltesse, cassable en sa dureté gélive et si beau que sa seule vue remplissait l'âme du bonheur qu'il existât et de la mélancolie de sa réserve sacrée.

Et, à qui ne comprenait pas le geste et l'emblème, Eustase disait. « Je l'ai trouvé dans le domaine d'Arnheim. Psyché et Ulalume le tinrent dans leurs mains merveilleuses; » et il ajoutait plus bas : « Je n'y bois

point; il est fait pour qu'y boivent à jamais les seules lèvres de la Solitude et du Silence. »

Le crépuscule entrait dans la douce chambre spacieuse et cénobitique. A travers les vitres claires le couchant rougeoyait, il apparaissait double : au dehors tout proche de ses nuées sanglantes et souffreteuses qui se cicatrisaient lentement et aussi très loin dans un miroir incliné qui le reflétait faisant face aux fenêtres. La ferveur occidentale brûlait, froidie et purifiée, dans le cristal; elle s'y rapetissait en miniature, guérie de ce qu'elle avait eu là-bas de trop pathétique, réduite là à un aspect glaciaire et minéralisé.

C'était l'heure où Eustase sortait chaque jour pour visiter Humbeline. Elle séjournait, alternativement et d'après le temps de l'année, dans son jardin ou son salon. Le salon grand comme un jardin et le jardin petit comme un salon se ressemblaient. La douce pelouse se veloutait en tapis. L'eau du bassin se reproduisait clarifiée dans les glaces du boudoir, et les tentures représentaient en arabesques l'ombre intérieure des feuilles sur les murs, au dehors, du translucide cottage.

Chaque jour Eustase y allait comme la veille, et le charme de la conversation qui se tenait entre la jeune femme et le philosophe était dû à l'échange loyal qu'ils faisaient entre eux de la réciproque utilité où ils s'étaient l'un à l'autre. Humbeline dispensait Eustase de se mêler à la vie. Les aspects s'en trouvaient, pour lui, résumés en l'instructive Dame avec ce qu'ils ont de contradictoire et de divers. Cette délicate personne était à elle seule d'un tumulte exquis. Toute l'incohérence des passions existait en ses goûts réduite à une dimension minuscule et à un mouvement infime mais équivalent. En surplus elle offrait à Eustase le souvenir de tous les paysages où s'efforce

et s'exténue ce que nos sentiments y retrouvent de leur image. Ses robes déjà, pour leur part, figuraient les nuances des saisons et l'ensemble de sa chevelure était la fois tout l'automne et toutes les forêts. L'écho des mers intérieures murmurait certes en les conques naïves de ses oreilles. Ses mains fleurissaient les horizons dont ses gestes traçaient les lignes flexibles.

C'étaient ces ressemblances que lui interprétrait Eustase ; il lui en détaillait les infinitésimales analogies et lui donnait le plaisir d'avoir, à chaque instant, conscience de ce qu'elle était agrandi de ce qu'elle semblait être. Elle touchait ainsi au monde par chaque pore de sa peau charmante et par chaque point de son égoïsme, moite, friable et comme spongieux n'aimant que soi dans tout mais d'une façon communicative et amalgamée.

Ils vivaient ainsi, heureux ; elle, ne voyant de tout l'extérieur que ce qui la constituait et ce qu'elle en constituait, et lui, le voyant tout entier en elle. Parfois ils juxtaposaient leurs pas pour quelque promenade. Si elle en avait la fantaisie, par hasard, un soir de printemps, une nuit d'été, au crépuscule en automne ou, vers midi, l'hiver, partout elle n'allait qu'à travers elle-même. Eustase se promenait moins avec elle qu'en elle. Il y faisait de délicieux voyages et, au retour, lui disait volontiers : « Le couchant de votre chevelure fut d'un or bien tragique ce soir, Humeline ! » ou il lui donnait à entendre qu'un serpent dormait lové selon la tresse engourdie de sa coiffure gorgonienne. Elle riait et ne préférait pas moins ce qu'il y avait pour elle d'un peu énigmatique dans les propos d'Eustase aux colloques trop clairs que lui avaient imposés les amis dont elle s'était éloignée.

Ils se vengeaient de leur congé en dénigrant le

choix qui les avait remplacés. Tout en aimant mieux, par jalousie et par humeur, admettre le principe de réserve réciproque où se tenaient l'un vis-à-vis de l'autre les deux compagnons d'esprit que supposer toute autre situation à leur intimité, ils alléguoient, comme si c'eût été un reproche qui en menaçât la durée qu'Eustase n'avait point été toujours ainsi. Certes, il avait même été tout à fait autre. Je le sais pour l'avoir connu à une époque où il croyait vivre. Comme d'autres il avait désiré, vu et possédé, puis, las d'être épars en ses désirs, approprié à leurs objets, accaparé par tout ce qu'il croyait posséder, il en avait fait des songes auxquels restait peut-être l'arrière-amertume d'être plus identiques à ce qu'ils suppléaient que cela même qu'ils eussent été.

La vie s'était refroidie et déposée en lui comme un ciel dans un miroir.

Ayant souffert d'être lui-même l'intermédiaire entre soi et la nature, Humbeline lui en avait été la médiatrice! C'est à tout cela que faisaient allusion le miroir de la chambre d'Eustase et, sur la rocaille de funéraire ébène, l'énigmatique verrerie où la matière vitrifiée façonnait par illusion l'absente eau dont elle était vide, c'est à cela que s'appliquait aussi ce que disait Eustase, au crépuscule, du domaine d'Arnheim, de Psyché et de Ulalume, ce qu'il disait des lèvres de la Solitude et du Silence!

HENRI DE RÉGNIER.

INDICATIONS POLITIQUES

Déjà quelques jeunes hommes de lettres ont annoncé leur intention de se présenter aux prochaines élections législatives. M. Henry Becque le premier a mis en avant sa candidature. D'autre part, des groupes se forment, des sympathies se cherchent, on tâtonne autour de soi. Mais de la confusion d'un premier essai d'action, une chose se dégage, nette, la volonté des jeunes écrivains de participer à la vie politique et de ne pas laisser l'avenir aux mains crochues et aux pattes épaisses des escrocs et des butors. Et c'est fini de la sérénité des littératures impassibles, de l'art aérien dédaigneux de l'humanité basse et geignante; l'idée pure, un peu gênée de se sentir si abstraite et sans corps, aspire à la réalisation et la littérature aboutit à la politique. Le vieux personnel parlementaire est aussi tellement caduc et disqualifié, tous les partis fourbus, tous les ministères usés, tous les programmes radotés. Les jeunes, forts de leur jeunesse, haussent les épaules et dressent l'oreille :

— Si nous nous en mêlions un peu ?

La question est toute résolue pour les esprits enclins à la paix et à la légalité, ceux qui croient pouvoir réaliser des réformes appréciables, atténuer certaines misères, commencer un bonheur social relatif, avec le système parlementaire actuel. Ceux-là ont évidemment raison de se présenter à la Chambre, s'ils espèrent y trouver une besogne utile.

Illusion qu'il m'est bien difficile de partager complètement moi-même, quoique porté à la méthode prudente des évolutions. La bourgeoisie capitaliste, n'ayant ni la compréhension de son rôle, ni l'intelligence de son époque, n'est et ne sera jamais sincèrement disposée à faire d'elle-même et de bonne volonté le monde nouveau qu'elle déteste et dont elle a peur; elle me semble surtout basse et sournoise quand elle affiche de l'intérêt aux misères populaires; après elle, elle ne voit rien; son ventre lui bouche l'avenir.

Et puis il est bien tard. Les idées sociales ont marché, les passions sociales se sont développées tandis que la politique stagnait. Mettre les choses au point serait déjà une révolution. Graduer les réformes n'est plus guère possible; il aurait fallu commencer il y a cinquante ans et ne laisser ni les puissances financières se fonder, ni la misère prolétarienne s'élargir et se creuser comme un abîme, ni le Panama se faire. Les réformes élémentaires et pressantes sembleraient aussi révolutionnaires aux uns qu'elles paraîtraient anodines aux autres. Tant pis pour la bourgeoisie si elle est en retard et c'est bien fait pour elle si elle crève en route, la grosse poussive.

Mais même par les esprits révolutionnaires, qui ne manquent pas dans la jeunesse, même par ceux qui n'attendent rien de pratique et d'immédiatement utile du Parlement, un rôle à la Chambre peut être brigué non sans logique et sans justice. Attendre les bras

croisés une révolution qui doit tomber du ciel comme un bolide, me semble d'une passivité enfantine. Une révolution pour arriver dans les faits doit être préparée dans les idées, et rien ne vaut encore le Parlement, pour ceux qui sauraient s'en servir, comme tremplin de propagande et comme milieu d'agitation. Aujourd'hui encore toute la vie du pays se concentre à la Chambre, toute l'attention nationale et internationale. C'est le théâtre universel où l'on joue tous les jours devant le monde. Quel public pour une idée nouvelle, quel écho pour une voix un peu sonore ! Songez à la tribune, à l'immense publicité offerte. Et démuselez un peu sur cette scène-là la question sociale. Quelle réunion publique, quel petit journal de parti dispose d'un pareil auditoire et d'un aussi large retentissement ?

Parlementaire, on n'est pas forcé de l'être. On peut s'en moquer du parlementarisme et des phrases circulaires et des redondances, et des courtoisies, et des courbettes, et des honorabilités, et des commissions, et de l'ordre du jour. Quelques bons coups de gueule. Une vingtaine de gaillards déterminés. Tous les jours une motion un peu sérieuse, avec discours bien endenté à l'appui.

Par exemple :

Premier jour. — Je demande le licenciement de l'armée, qu'on renvoie, dès ce soir, par télégramme, la classe chez elle ; les galonnés seront expédiés, une bêche sous le bras, pour coloniser le Dahomey ; on fera avec la peau des tambours des grosses caisses de saltimbanques.

Deuxième jour. — Il y a dans telles et telles villes de France six mille personnes qui crèvent actuellement de faim. Je demande qu'on réquisitionne immédiatement chez tous les rentiers, au prorata de leurs rentes ou à peu près, ce qu'il faudra pour subvenir aux premiers besoins de ces malheureux, ceci en dehors de toute théorie sociale et vu qu'il s'agit d'abord d'aller au plus pressé.

Troisième jour. — Les mineurs de la province de *** viennent de se mettre en grève. Au lieu des secours puérils qu'on leur vote d'ordinaire et de préférence à un envoi de gendarmerie, je demande que les actions de ladite mine soient retirées aux actionnaires et distribuées aux mineurs et qu'ils en touchent les bénéfices jusqu'à nouvel ordre, ce qui nous l'espérons, ne sera pas sans effet sur la pacification des esprits et la prompte reprise du travail.

Quatrième jour. — La sécheresse terrible que nous venons de traverser a compromis les récoltes. Les paysans, qui ne s'en tiraient guère, ne vont plus s'en tirer du tout. Des fêtes de charité proposées nous semblent déplacées comme fêtes, humiliantes comme charité et insuffisantes comme remède. Je conseille la suppression de l'impôt foncier et la restitution de l'argent à ceux qui auraient déjà payé des douzièmes.

Cinquième jour. — On compte présentement à Paris deux mille individus sans asile et environ douze cents grands hôtels vides, à louer ou à vendre, et qui ne servent à rien. Je demande qu'on dirige séance tenante ces deux mille individus sur ces douze cents hôtels.

Sixième jour. — Quelqu'un a proposé la suppression

du Sénat. Nous ne voyons pas l'utilité de cette mesure. Pour nous, nous n'avons qu'à légiférer comme si le Sénat n'existe pas, de même que les citoyens n'ont qu'à agir comme si nous ne légiférions pas, et c'est la seule chose importante...

Septième jour. — Repos, comme le bon Dieu.

Huitième jour. — Démissionner ou recommencer comme il a été dit le premier jour.

Voilà pour les violents ou les ironiques. Sous une forme sérieuse ou effrontée, chacun suivant ses goûts, présenter quotidiennement, dans toute sa cruauté et son imminence, la question des souffrances et des contradictions sociales ; démolir en quelques mots précis toutes les hypocrisies des petites réformes et des bénévolences parlementaires ; à chaque essai de faux-fuyant et de compromis reposer la question nette, flagrante, terrible, insoluble. Mettre la bourgeoisie sans cesse en face d'elle-même et en face du peuple, avec ce dilemme : ou réaliser d'elle-même le nouveau monde demandé, ou avouer son impuissance à rien tirer de bon du chaos social et économique actuel. Ce serait déjà quelque chose. Il suffirait ainsi d'une minorité éloquente et intraitable pour, si rien de positif et d'utile ne pouvait décidément être obtenu, déconcerter tout au moins le pédantisme parlementaire, établir à la Chambre un foyer d'agitation, tenir l'esprit public en alerte et faire ainsi avancer de quelques bons coups de pied au derrière la tortue révolutionnaire.

Mais Grave, l'anarchiste, hausse les épaules :

— Ils se laisseraient pourrir comme les autres Savoir. Il y a bien, dans le tas, des cœurs qui ne sont pas pourrissables, que diable!

HENRY FÈVRE.

ÉPILOGUE DES SAISONS HUMAINES⁽¹⁾

SCÈNE VI (*Suite*)

Les Trois Princes suspendent leur rage, non sans quelque mépris. Constatation faite, ils se penchent jusqu'à l'oreille du Prince Lorédan prostré sur la dalle, la tête dans ses mains.

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

Il faudrait, pour l'oubli, nous vieillir.

LE PRINCE DE L'ÉTÉ.

Moyen, hélas ! impraticable aux gels de temps.

1. Voir les *Entretiens* des 25 avril, 10 et 25 mai 1893.

LE PRINCE DE L'AUTOMNE.

Tu peux, au contraire, te rajeunir jusqu'à nos trois croix en remontant les sentiers de l'heure.

LE PRINCE.

Ha! ne me tentez pas!..

LES TROIS PRINCES.
Rappelle-toi

LE PRINCE DU PRINTEMPS,
montrant son front.

l'offense d'Harold.

LE PRINCE DE L'ÉTÉ,
montrant sa joue.
les crachats de Titangelus.

LE PRINCE DE L'AUTOMNE,
montrant sa poitrine.

le poignard de Spiridion.

LE PRINCE, promenant ses yeux d'un prince à l'autre.

Oui, je retrouve... sur ce front... sur cette joue...
sur cette poitrine... les traces de l'offense... des
crachats... du poignard... dont le temps avait à la
longue émondé ma poitrine... ma joue... mon front...

LES TROIS PRINCES.

Grimé de promesse il s'était faufilé dans ta confiance, de même qu'un ingrat lézard dans une largesse de soleil.

LE PRINCE.

Humanité.

LES TROIS PRINCES, mettant leur cœur à nu.	LE PRINCE DE L'AUTOMNE. par Lucrèce.
Vois encore mon cœur déchiqueté	LE PRINCE DE L'ÉTÉ. par Viviane.
	LE PRINCE DU PRINTEMPS par Gisèle.

LE PRINCE.

O cet unique oiseau saignant dans cette triple cage... comme il bat de l'aile !.. (La main sur son sein gauche.) Voici que je le sens là, parmi moi... et que je pâris de sa passion...

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

Gisèle était la femme... la première... en laquelle je croyais trouver la Vérité parfaite.

LE PRINCE DE L'ÉTÉ.

Viviane était la femme... la seconde... en laquelle je comptais trouver la Vérité meilleure.

LE PRINCE DE L'AUTOMNE.

Lucrèce était la femme... la troisième... en laquelle j'espérais trouver la Vérité repentante.

LE PRINCE.

Humanité... humanité...

LES TROIS PRINCES.

J'appareillai vers elle comme vers la toison divine d'une Terre Promise; dès le môle elle arracha ce cœur pour le jeter au pourceau favori.

LE PRINCE.

Parasites par qui je fus (vierge voyant clair après l'amour fait dans les ténèbres avec un serpent) abominablement désillusionné !

LES PÂGES DE LA MÉMOIRE, criant dans la Vallée.

Voici Gisèle, Viviane et Lucrèce !

LES TROIS PRINCES, féroces.

Elle !

LE PRINCE, se relevant.

Elles !

Les Pages de la Mémoire viennent s'abattre sur le rebord de la fenêtre de la Tour, tenant entre leurs bras les trois reliques palpitanteres de Gisèle, Viviane et Lucrèce. A la vue de ces hideurs, le vieux prince Lorédan est pris d'un élan de compassion bien vite réprimé par les Trois Princes qui le fascinent de leurs prunelles justicières.

SCÈNE VII

LE PRINCE LORÉDAN, LE PRINCE DU PRINTEMPS, LE PRINCE DE L'ÉTÉ, LE PRINCE DE L'AUTOMNE, GISÈLE VIVIANE, LUCRÈCE, LES AIEUX DES TAPISSERIES. Au début, LES TROIS PAGES DE LA MÉMOIRE. Derrière la porte LE VIEIL ÉCUYER. Au dehors LES HÉRITIERS, etc...

LE PRINCE, écouré, se laissant choir sur le lit au fond.

Pouah !.. je vous les abandonne...

Les Trois Princes s'élancent vers les Pages de la Mémoire et respectivement s'emparent d'un cadavre animé des Trois Amantes. Les Pages de la Mémoire disparaissent.

LES TROIS AMANTES (1), les mains jointes.

Pitié!..

1. Ces amantes sont trois variations de l'Amante proprement dite (Les femmes sont-elles pas nuances du complexe Esprit de la femme ?) Le point de départ en est dans un tableau féerique du prologue des SAISONS HUMAINES. L'action s'y passe dans un carrefour, à l'heure vespérale où les Choses s'arrachent au silence et à l'immobilité pour se reposer de leur état décoratif, pour enfin vivre à leur tour puisque le vivant véritable joue maintenant à la mort, c'est-à-dire sommeille. Les Statues symboliques du Grand Calvaire sur les marches duquel Geneviève est morte de l'abandon de Lorédan, les Statues s'animent et s'étirent lasses d'avoir, d'un crépuscule à l'autre, figuré à l'usage des passants. Jésus descend vers Geneviève éteinte et, voulant punir Lorédan d'avoir dédaigné la jolie pacifique, il ordonne au Judas et à la Magdeleine de suivre le Prince à travers la Vie afin d'incarner, elle toutes ses

LES TROIS PRINCES, sacripantalement.

Vengeance !..

Ils traînent les cadavres par ce qui fut leur magnifique chevelure puis, saisissant les trois visages, les fixent pour bien jouir de leur jeu douloureux, or ces visages sont immondes à ce point que

LES TROIS PRINCES restent figés d'horreur.

Eh quoi !.. c'est cela que nous avons chéri ?..

LE PRINCE DU PRINTEMPS, dévisageant Gisèle.

Ces grimaces verdâtres ricanées, dirait-on, par la potence...

LE PRINCE DE L'ÉTÉ, dévisageant Viviane.

Ces seins pareils à des pastèques pourries...

LE PRINCE DE L'AUTOMNE, dévisageant Lucrèce.

Ces yeux de mare...

LES TROIS PRINCES.

Arrière, charogne !

Ils repoussent les Trois Amantes qui s'écroulent avec un bruit d'osselets.

amantes, lui tous ses amis. La Magdeleine sera donc, tour à tour, Gisèle (naïveté), Viviane (forme), Lucrèce (pensée) ; Judas sera d'abord Harold le Chevalier, puis Titangelus le Saltimbanque, ensuite Spiridion le Savant. Chaque couple, Harold-Gisèle, Titangelus-Viviane, Spiridion-Lucrèce, occupe une des trois parties du Drame. Les trois Amantes successives sont interprétées dans le corps du drame par la titulaire du personnage de Magdeleine. Autre interprétation dans l'épilogue où ladite titulaire n'assume que le rôle de l'Apparition, scène VII.

LE PRINCE DE L'AUTOMNE.

On ne peut, la vengeance voulant détruire, on ne peut se venger que de la beauté... Comment détruire la laideur, c'est-à-dire la ruine, le déjà détruit?

LES TROIS PRINCES, piétinant les cadavres.

Dites, pourquoi cette laideur ?

LES TROIS AMANTES.

La laideur est le style sincère de notre résipiscence.

LE PRINCE, enseveli dans les draps du lit comme un téméraire dans les neiges.

Que pourtant vous fûtes admirables !

LES TROIS AMANTES.

La beauté n'était que l'oblique parure de notre trahison.

LE PRINCE.

O ces crapauds vomis par les perlières bouches d'autrefois !

LES TROIS PRINCES, se bouchant finalement le nez.

Le fumier est donc ici le fœtus de la fleur.

LES TROIS AMANTES, suppliantes.

C'est pourquoi ramenez la saison de nos fastes !..
Au surplus nous brûlons d'amarrer notre errante nos-

talgie à la solide bague des Souvenances prolifiques !

LES TROIS PRINCES.

Evoquer ton triomphe c'est te condamner, nymphe dé marécage.

LES TROIS AMANTES.

De grâce, un peu de la fraîcheur des anciennes palmes !

LES TROIS PRINCES.

Gare la vipère sous l'oasis sollicitée !

LES TROIS AMANTES.

Vous nous fouetterez puis nous étranglerez avec...
Même à ce prix sauvage, rappelez notre gloire initiale !..

LE PRINCE, dont la tête émerge, chantonnant.

Par trois fois ma surprise
Vêtit la chasuble de joie...

CHAQUE AMANTE, à chaque Prince.

Je ne puis, coupable, forcer ma mémoire sans y provoquer la faute aux griffes incarnées ; mais en la tienne existe un âtre prestigieux dont les cendres enclosent ma clarté rédemptrice. Par compassion, délivre mon ancienne fête !.. Certes tu souffriras d'une semblable aumône, ta souffrance ayant pour ma

base ma splendeur ; en échange, par ma revie tu seras dieu, m'ayant recréée belle ainsi que je te plus.

LE PRINCE, à plein gosier.

Par trois fois ma surprise
Vêtit la chasuble de joie...

Les Trois Princes enveloppent de paroles les Trois Amantes, pour l'Enchantement.

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

En le matin où mon premier sourire te sourit, blonde Gisèle par qui s'inaugura mon cœur, tu me semblas l'oiseau-fruit d'un rameau conservé du Jardin Perdu... et, ma lèvre à ta lèvre, je crus cueillir avec les dents de mon âme les sept triomphes de l'Arc-en-ciel.

GISÈLE.

O mon Lorédan !

LE PRINCE DE L'ÉTÉ.

En l'après-midi où mon premier choix te choisit, rousse Viviane par qui voulut se rédimer mon cœur, je me sentis le génie d'un orfèvre, et ton corps me parut la souriante prison d'un lion à la crinière restée sur ta pensée.

VIVIANE.

O mon Lorédan !

LE PRINCE DE L'AUTOMNE.

En le soir où mon premier salut te salua, brune
Lucrèce par qui voulait se consoler mon cœur, une
sainte nuit dont les étoiles seraient les chers glas des
Plaies tomba sur mon deuil et je pensai m'agenouiller
devant la Consolatrice des Affligés.

LUCRÈCE.

O mon Lorédan !

Sous la baguette verbale des Trois Princes (qui, leurs phrases enchevêtrées, parlèrent en même temps presque) les Gisèle, Viviane et Lucrèce d'autrefois se reforment évoquées. Les chairs s'épanouissent, éclairées, semble-t-il, par une lampe intérieure; les cheveux florissent; les yeux s'éveillent dans les orbites; un sourire enjolive les lèvres: une séduisante femme nue règne maintenant devant chacun des Trois Princes.

LE PRINCE, ses regards capriquent d'une femme à l'autre.

Prodigieuses porcelaines de Satan !

LES TROIS PRINCES.

Je me rappelle, sur
ton corps, une robe cou-
leur

LE PRINCE DU PRINTEMPS.
d'aurore.

LE PRINCE DE L'ÉTÉ.
de feuilles mortes.

LE PRINCE DE L'AUTOMNE.
de ténèbre.

Une robe ainsi revêt chaque nudité: robes portées par les Amantes au cours du Drame.

LE PRINCE, avec curiosité.

Du pic séculaire, ces trois femmes me paraissent, de si loin — fondues, se pénétrant, condensées, s'identifiant — me paraissent n'être qu'une seule personne. Nonobstant ses divorces, l'homme n'adulerait-il, somme toute, que la même femme différemment vue, comprise, interprétée?... Chacun élit, à n'en pas douter, un type de charme et s'adonne à la choisie, fatalement, comme un fétu s'adonne à l'ambre. (S'adressant aux Princes). Admis cela, Prince de l'Eté baisant Viviane, tu étais un Prince du Printemps grandi baisant la blonde Gisèle devenue rousse... Toi, Prince de l'Automne baisant Lucrèce, tu n'étais qu'un Prince du Printemps en cheveux gris baisant Gisèle embrunie, et tu n'étais qu'un Prince de l'Eté plus âgé baisant la rousse Viviane teinte en aile de corbeau.

Au bas de la Tour reprennent, plus sommantes, les Voix des Héritiers.

LES TROIS PRINCES, pensifs.

Ainsi donc chacun de nous aimait un aspect de la même femme?

VIVIANE, heureuse de cette rare occasion de se gaudir.

De sorte que réciproquement vous vous trompâtes.

Le visage des Trois Princes prend une expression sournoise.

LES TROIS AMANTES, leur faisant gentiment les cornes.

Ré-ci-pro-que-ment.

Les Trois Princes échangent un coup d'œil ennemi.

LE PRINCE, sur son séant dans le lit crie aux Trois Princes,
avec une ironie macabre :

Cocu de soi-même !

LES AIEUX DES TAPISSERIES, riotant.

Ah ! ah ! ah !...

LES TROIS PRINCES, grotesques.

Sang et mort !

Ils écument et se défient.

LE PRINCE, les excitant dans son délire.

Kss !...

LES TROIS AMANTES, se mettant de la partie.

Kss !...

Une collision est imminente entre les Trois Princes, mais, se ravisant, ils s'éclatent de rire au nez.

LES TROIS PRINCES.

Ne faisons-nous pas qu'un ?

Le chant des Héritiers cesse.

LES TROIS AMANTES.

Mais alors, si les Trois Amantes ont éparsement trahi, l'unique Prince n'a-t-il pas davantage trahi ?...

GISÈLE, au Prince du Printemps.

Devenu Prince de l'Eté, tu m'as — si coupable que j'avais pu être — tu m'as jusqu'à un certain point trompée sur le sein de Viviane.

VIVIANE, au Prince de l'Eté.

Devenu Prince de l'Automne, tu me trompas de même sur le sein de Lucrèce.

LUCRÈCE, au Prince de l'Automne.

Etant Prince du Printemps et Prince de l'Eté, ne m'avais-tu point méconnue d'avance sur le sein de Viviane et sur celui de Gisèle ?

LES TROIS AMANTES.

Si bien que notre trahison collective serait moins
dread, à franc juger, que la vôtre — si une !

LES TROIS PRINCES.

Prince de l'Hiver, les entends-tu se disculper?...

LE PRINCE.

En vérité plus je vous considère et plus je présume, femmes, que vous n'êtes qu'une aussi ! D'ailleurs toutes les femmes que tel homme aimait ne sont-elles pas sacrées complices, voire sœurs, sur l'autel de la Même Caresse ?... C'est pourquoi l'homme infidèle n'est, à mon avis présent, qu'un fidèle exacerbé dont l'imagination multiplie les portraits vivants de sa maîtresse afin de les savourer selon son caprice au cours de ses voyages... (Au dehors retentissent les clamours du Menuisier et du Sonneur de Glas. Le Prince retombe sur le lit, un gros râle sort de sa gorge) Oh !

LE VIEIL ÉCUYER, sanglotant derrière la porte.

Ooooh !

LES TROIS AMANTES, prêtant l'oreille.

Hein?

LES TROIS PRINCES.

Des aboiements...

LE VIEIL ÉCUYER.

Oooooh!...

LES TROIS AMANTES.

Quelque chien hurlant à la lune...

LES TROIS PRINCES.

Pft!... ici!

LE PRINCE.

Non pas!... c'est lui!... vous l'avez bien connu...

AMANTES ET PRINCES.

Lui?...

LE PRINCE.

L'habitant de mon Ombre!...

LE VIEIL ÉCUYER.

Ooooooh!...

Un silence.

CHAQUE AMANTE, en sirène, à chaque prince.

Viens, Lorédan, viens au nid d'émerveillement (Elles attirent les Trois Princes fascinés vers le lit. Se croyant victorieuses.)
Nous sommes la Beauté.

LES TROIS PRINCES, illuminés par ces mots.

Alors, belle derechef, sois anéantie!

LES TROIS AMANTES, provocantes.

Anéantis, si tu l'oses, l'espalier de tes caresses.

Elles se dégrafent, et les caresses anciennes des Princes scintillent sur les gorges et sur les épaules. Ceux-ci s'arrêtent éblouis.

GISÈLE, au Prince du Printemps.

Me briser, tu le vois, serait briser quelque chose de toi.

VIVIANE, au Prince de l'Eté.

En somme je ne suis que ton désir corporisé.

LUCRÈCE, au Prince de l'Automne.

En m'aimant, d'autres n'aimèrent que ton esthétique.

LES TROIS PRINCES, désignant ça et là des caresses coupables.

Hum ! ces pèlerinages de lèvres étrangères ! ..

CHAQUE AMANTE, à son prince.

Trahi, tu n'étais après tout qu'un poète applaudi.

LES TROIS PRINCES, vociférant.

C'en est trop, misérable !

Voulant en finir, les Trois Princes s'élancent vers les trois Amantes qui, apeurées, s'enfuient vers la droite l'une contre l'autre formant trèfle. Au moment où les Trois Princes vont les saisir, une Apparition jaillit des Trois Amantes ainsi qu'un parfum d'un bouquet.

(A suivre.)

SAINT-POL-ROUX.

LES PREMIÈRES POÉSIES

DE VILLIERS DE L'ISLE ADAM

DEUXIÈME PARTIE

IV

Les *Préludes*, d'un ton recueilli et triste, d'une exécution souvent imparfaite et faible, chantent mélancoliquement des morts d'amour ou des désespoirs de pensée. *Hier au soir* est la paraphrase de la parole de Marguerite à Faust : « Un regard de toi, un mot en dit plus que toute la science du monde. » Le *Château de Seïd* rappelle le burg de Corbus dans la *Légende des Siècles*. *De profundis*, — où le temps est qualifié de *vieillard glacé* — pleure une jeune fille aimée, prématurément disparue. Le poète est las d'une époque pour laquelle l'âme et le ciel sont des mots vides de sens ; il n'est pas mûr encore pour bafouer son siècle de

l'ironie qui créa *Tribulat Bonhomet*, et il exhale ainsi son découragement :

Encore, loin d'un siècle immonde,
Libre et seul dans les bois déserts,
Si j'avais pu venir au monde
Aux premiers jours de l'Univers ;

Quand sur sa beauté découverte
Eve promenait son œil bleu,
Quand la terre était jeune et verte,
Et quand l'homme croyait à Dieu !

Aux accents de l'hymne sacrée
Que chantait sous le grand ciel nu
Toute chose à peine créée
A son Créateur inconnu ;

J'eusse espéré, simple et docile !
Car, en ces temps évanouis
Croire n'était pas difficile...
Mais le monde a changé depuis.

Aujourd'hui, nous n'avons à suivre
Qu'un chemin hier déjà battu...
Qu'est-ce, hélas ! maintenant, que vivre ?
— Se souvenir qu'on a vécu. —

La nostalgie du ciel s'atteste en ces beaux vers d'un rythme lent et paresseux : *Sur un rocher*.

Splendide était la nuit ; les reflets des étoiles
Se roulaient dans les flots, et les flots alanguis
Balançaient mollement au loin les blanches voiles,
Comme des goélands sur la brise endormis.
L'astre du soir voilait, sous de pâles nuages,
Les rayons tamisés de ses ombres d'argent ;
La chanson des pêcheurs, qui nous venait des plages,
Sur la vague charmante ondulait en mourant ;

La houle bruissait comme un soupir immense,
Mais si doux qu'on eût dit un murmure d'amour :
La Nuit et l'Océan s'aimaient, et l'espérance
Semblait parler de Dieu mieux que dans un beau jour.
Les matelots dormaient, bercés par la nature,
Pareils à des enfants sur le sein maternel ;
Vénus, à l'horizon, brillait puissante et pure ;
A peine on entendait dans ce vaste murmure
Le bruit silencieux du sanglot éternel.
— En face de la Nuit aux profondeurs sublimes
Ne sentez-vous donc pas, ô mortels, — ô victimes, —
Des étourdissements en regardant le Ciel ?

V

Le *Chant du Calvaire* est certainement l'œuvre maîtresse du recueil. La forme y est plus sûre, quoique par instants elle manque encore de souplesse ; la lecture d'Alfred de Musset s'y fait encore sentir, mais l'amour y est moins ardent et moins passionné, le doute y est plus intellectuel, ce qui étonne chez ce poète de dix-huit ans. Toute l'Inquiétude de l'humanité semble palpiter dans ces cris de découragement et de désir ; l'opposition du monde païen et du monde chrétien prouve l'impossibilité pour nous de revenir à l'antique volupté et l'élargissement de notre âme qui a vu s'accroître ses souffrances et ses rêves.

C'est jour de Vénus, et Jérusalem est en fête, tandis que le Sauveur Jésus agonise sur la Croix et prononce, en un effort suprême, le *tout est consommé*. La nature tressaille de cette mort de Dieu, comme si un pan du ciel ouvrait ses splendeurs éperdues.

— O Ténèbres ! — Ainsi vos sphères suspendues
Sur l'abîme à ce cri ne sont pas descendues ?
Et n'ont pas foudroyé cette création,
Ni fait sombrer la terre au sein des Etendues ?

Cependant, aux clartés de leur destruction,
Les enfants de Caïn auraient lu ton vrai nom,
Jéhovah! — l'homme, au moins, à cette heure dernière,
Eût connu le secret de sa propre poussière!
Depuis l'instant fatal de son premier soupir,
Que fait-il ici-bas? — Oublier et souffrir! —
Et, sans savoir pourquoi, hors d'un néant chassé,
Marcher dans un exil, seul, triste et délaissé,
Où sa fierté d'archange, à jamais avilie,
Se traîne sous le poids de sa mélancolie!
Où, parce qu'il naquit, au hasard, dispersé
Selon le coin de terre appelé la patrie,
Il doit, — fantôme obscur de crime et de folie, —
Changer de conscience en changeant de passé!
Il doit, sans trop savoir s'il prie ou s'il blasphème,
Et toujours et toujours allumer pour lui-même
Le flambeau d'un *peut-être* incertain et suprême?...
A l'heure de la mort, fatigué d'abandon,
S'il se tourne vers toi, Dieu calme du pardon,
Est-ce parce qu'il croit? — Le dernier mot du doute,
C'est la voix qui murmure à son oreille : « Écoute!
Ce fut peut-être un Dieu : — c'est peut-être un Sauveur... »
— Car nous avons le doute enfoncé dans le cœur...

L'âme de Villiers semble atteinte à des profondeurs infinies, de la désespérance et du désir de croire. « Jamais on n'a souffert autant que de nos jours, » dit-il tristement, comme si notre douleur s'était augmentée de toutes les douleurs accumulées du passé, et de toute l'immense nostalgie du ciel apportée par le christianisme. Notre temps dégénéré se meurt d'impuissance et d'incrédulité, et le poète supplie Dieu de nous faire croire :

— Seigneur, nous contemplons cette seule auréole
Sur ton front couronné d'amour et de mépris :
Reviens donc nous sauver! Ta céleste parole,
En proie à l'agonie où tout espoir s'envole,
Quand tu mourais pour nous, Seigneur, nous l'a promis.
Notre âme s'éblouit de ta divine histoire.

Mais, voyant un linceul sous ta croix, ô Jésus,
Hélas ! l'orgueil humain veut comprendre pour croire :
Et nous t'admirons trop pour être convaincus.
On sent, en y rêvant, le frisson de l'abîme,
Et nous avons conclu, tout prêts à t'adorer :
Si Dieu vint, c'est Jésus qu'il se fit appeler ;
Devant son dévouement, douter serait un... crime !...
Courbons-nous donc alors et tâchons de prier !

Une fête païenne succède à l'immense mélancolie du Calvaire, et à cette inquiétude d'âme cherchant sa Foi perdue. Dans la nuit aux ineffables splendeurs et aux souffles chargés de voluptés, de jeunes patriciens aux yeux épuisés de langueurs et d'ardentes courtisanes d'Italie célèbrent Vénus, la déesse de l'amour, et les chansons de joie qui montent confusément dans l'ombre arrivent jusqu'à Jésus expirant sur sa croix, lui apportant les derniers tressaillements du monde païen finissant dans l'orgie. Dans les jardins enchantés, de merveilleuses musiques saluent Vénus, tandis que parmi les bosquets s'égarent Sempronia et Lyncéus, celui-ci livrant à la courtisane son cœur ingénue de quinze ans. A l'intérieur de la villa la fête déploie ses joies, et le dernier Scipion chante, sur un rythme très enlevé, la gloire de Bacchus, tandis que tous reprennent en chœur : *Evohé, Bacchus.* « *Ici, ajoute l'auteur, — scènes diverses de la débauche, dans ce qu'elle a de formidable et d'antique.* »

Et dans des stances très lyriques, le Poète réveille les peuples barbares et les appelle à la curée du monde romain.

Cependant Sempronia s'en est allée aux bras de Métellus, et Lyncéus, l'enfant abandonné, l'enfant ignorant et croyant encore, se jette dans le fleuve par cette radieuse nuit d'amour, de fleurs et de parfums, pendant qu'entr'ouvrant sa fenêtre, Sempronia reprend

à mi-voix l'hymne à Vénus. L'orgie s'achève, et tous ces débauchés déplorent l'absence de Madeleine la plus belle des courtisanes. Madeleine : mais où donc est-elle à cette heure ?

Elle se tient silencieusement au pied de la Croix, sur le Golgotha. Autour d'elle tourbillonnent les esprits du Doute qui s'éloignent, impuissants devant ce Dieu mort.

Tu sais ce que tu fais, ô femme, toi qui pleures !
Ta pensée était haute en tes larges demeures,
Jadis ! — les vieillards même estimait ton esprit.
Tu sais tout ce que l'aube enfante de délires ;
Et tout ce que le jour éclaire de sourires,
O toi qui pleures dans la nuit !

N'avais-tu pas vécu, riche, belle, enivrée,
Oiseau libre, effleurant à peine une contrée,
Ployant à tes genoux les têtes des tribuns,
Jusqu'au jour où toi-même, insoucieuse et fière,
Répandis sur ses pieds l'amour et la prière
Avec l'encens de tes parfums ?

C'est donc à toi qu'il faut demander si la joie
Se cache dans l'amour, l'ardent amour qui ploie
Sous les jeunes baisers des poitrines en feu ;
Ou dans les coupes d'or, de roses couronnées,
Que l'on boit en chantant au matin des années,
A l'âge où tout parle de Dieu.

A l'âge où l'on s'en va voguer vers les nacelles
Sur les fleuves du Sud !... où, là-bas, sur ses ailes,
Le vent tiède d'Asie envoie aux bananiers
Les senteurs de la plage, adieux des fleurs chères,
Le doux bruissement des flots, les rêveries,
Et la chanson des nautoniers !

Ou si le vrai bonheur se cache dans les larmes,
Près des croix du désert aux nocturnes alarmes,
Sous la dent du cilice aimant un corps flétri,

Si la Foi peut jaillir de la douleur qui nie,
Comme, au voyageur las, une source bénie
Sort du rocher qui l'a meurtri;

Non : mais c'est qu'au moment de quitter la nature
Où sa mère gisait sans regard, sans murmure,
Te voyant là parmi ces bourreaux pleins d'effroi,
Peut-être qu'il t'a dit une parole, à cause
De ton amour divin !... un secret... quelque chose...
Un dernier mot de plus, à toi.

Car depuis on t'a vue, ô blanche enthousiaste,
Sous des arbres affreux que l'automne dévaste,
Ivre de ciel, couchée et le corps demi-nu,
Sur les feuillets sacrés, seule, épelant dans l'ombre,
Avec ton doigt rêveur, quelque interligne sombre
Et que personne n'a connu !...

Le poète demande avec angoisse la certitude que lui refuse sa raison : il envie les martyrs auxquels il adresse cette frémissante apostrophe :

O martyrs ! qui de nous croit à votre souffrance ?
N'étiez-vous pas joyeux au milieu des tourments ?
Il était près de vous, l'ange de l'espérance !
Il souriait d'amour à vos derniers moments !
Vous sentiez sur vos front frémir ses blanches ailes
Et ses divins baisers étouffaient vos sanglots ;
Et la mort, en glaçant vos corps purs et fidèles,
Changeait en doux concerts les cris de vos bourreaux.
Elle était là guettant votre vie inclinée
Aux souffles de douleurs, comme une fleur fanée,
Pour l'emporter, sereine et triomphante, à Dieu.
Votre âme était élue avant que d'être née...
Vous n'avez vu du ciel que ce qu'il a de bleu !
On voudrait, avec vous, changer de destinée :
Et, prêtres inspirés et sanglants, aussi nous,
Expirer comme vous, en croyants comme vous !
Et maintenant, adieu ! silencieux vestiges
Qui gardez dans la poudre une austère beauté !
Adieu donc, ancien monde où tant de grands prodiges
Ont signalé la fin de ta grande cité !

— Ah ! tu les immolais, ces chrétiens, dans tes fêtes !
Les paroles de feu de tes sombres prophètes,
Dans les temps effacés, te l'avaient bien prédit !
Un même coup de hache, en abattant leurs têtes,
A fait rouler tes dieux dans l'éternelle nuit !
Leurs fantômes charmants n'animent plus tes marbres !...
O céleste Apollon ! ô Bacchus, dieu des rois !
Et toi, fils de Vénus, qui, fouillant ton carquois,
De tes traits poursuivais à travers les grands bois
Ces nymphes qui couraient, pieds mouillés, sous les arbres !
Allons ! c'est bien fini. Les fleurs de vos autels
Couronnent vos tombeaux, ô jeunes immortels !

Mais si nous restons seuls, vieux monde, sur la terre,
Pour traîner dans l'oubli nos pas déshérités,
Si nous et notre siècle, enfants d'un noir mystère,
Sur les os de tes morts marchons dans ta poussière,
Dans nos profondes nuits si nos cieux irrités
Ne sont plus qu'un linceul de tes divinités,
Si nous n'aimons plus rien, pas même nos jeunesse,
Si nos cœurs sont remplis d'inutiles tristesses,
S'il ne nous reste rien ni des Dieux ni des rois,
Comme un dernier flambeau gardons au moins la Croix !

VI

Tels sont les premiers essais de celui que M. Stéphane Mallarmé dénomme ainsi : « prince intellectuel du fond d'une lande ou des brumes, et de sa réflexion, surgi. » Ces premiers vers furent les seuls ; à peine peut-on mentionner ce poème, *Conte d'amour*, d'une très fière tristesse, égaré parmi les *Contes cruels*. Villiers de l'Isle-Adam comprit bientôt que dans son rythme onduleux et varié, la prose contenait de plus riches musiques que la poésie régulière ; dans son style parfaitement nombré, il mit poésie, musique et lumière, et, par la suggestion des mots abs-

traits et par la magique harmonie de la parole, il évoqua les éternels symboles de l'humanité.

L'adolescent des *Premières Poésies* est bien l'auteur futur d'*Axël*. Certes, les gaucheries de l'expression, le lyrisme débordant des strophes, l'imitation de maîtres aimés, masquent encore l'originalité créatrice de l'écrivain : mais l'élévation constante de la pensée, le rêve démesuré de l'esprit, la préoccupation d'une foi certaine déclinent la noblesse de son âme. C'est le malheur de l'extrême jeunesse, de sentir les choses avec une intensité que ne retrouvera plus l'homme mûr, et de ne pouvoir exprimer ces sensations avec les mots qui leur correspondent ; il n'y a guère d'exemples de grands écrivains de vingt ans, quelle que soit leur précocité intellectuelle ; les musiciens, au contraire, leur art étant d'intuition plus que de réflexion, furent souvent de prodigieux artistes à l'heure où nous apprenons au collège à penser par le cerveau des autres ; et ce qui fait le grand charme de Musset, c'est qu'il posséda ce don très rare de pouvoir exprimer ses sensations d'adolescent avec une absolue sincérité, et telles qu'il les éprouvait en effet.

Les vers de Villiers de l'Isle-Adam n'ont point toujours cette secrète correspondance du rêve intérieur et du rêve exprimé ; il est visible, par endroits, que des lectures ont puissamment agi sur lui. Mais quand on songe à sa grande jeunesse, et quand on lit certaines strophes toutes frissonnantes d'inquiétude et de tristesse, on ne peut s'empêcher de penser au grand génie futur de ce jeune homme qui débute par des souffrances de doute et d'immenses désirs de foi, et dont la dernière parole écrite fut vraisemblablement celle-ci ajoutée au bas du manuscrit retouché d'*Axël* :

— « *Ce qui est, c'est croire.* »

HENRY BORDEAUX.

Critique des Mœurs

Les poètes antérieurs aux jeunes hommes de ce temps attribuaient infiniment de prestige à l'instinct. On ramenait naguère toute la vie, bonheur et douleur, à la friction des épidermes sympathiques. Ceux qui écrivirent sous les étendards du Parnasse furent les lonangeurs suprêmes du sanglot passionné et de l'étreinte experte. Les œuvres glorieuses de Catulle Mendès chantent les paradis charnels. Armand Silvestre gâcha un talent très réel pour conter en des petits vers guillochés ses prières érotiques, ses extases devant la crème et la fraise des dondons appétissantes. A le lire on garde l'impression de chat qui ronronne devant des tasses de lait, et il semble qu'il pleurera, tel un baby, si la dame refuse de se mettre, pour lui, en costume de bain.

M. René Maizeroy a haussé cette verve. Ses femmes offrent leurs friandises naturelles avec, dessus, les parfums de Guerlain, et, autour, les meubles de Gallet. Il les habille à la mode dernière, il cite volontiers les dentelles de tel coin de rue, et les chapeaux de telle maison. Pour les corsets, il les décrit avec une grâce spéciale.

De fait, l'art usé à traduire les humbles sensations d'étalonat est considérable. Les femmes se douteront-elles jamais du mal que leur gorge ou leurs lèvres firent à la littérature de nos devanciers. Elles ont enfoui toute une phalange d'esprits merveilleux dans leurs ustensiles de toilette. Le Parnasse, si admirablement muni

d'intelligences créatrices, a sombré dans la vague dont Aphrodite émergea. Le dieu de la Pensée se voila d'un brouillard rose, où parurent des chairs épanouies, des yeux polissons, des baisers farceurs; et les nautoniers en perdirent l'étoile. Ils ne devinèrent pas, sous Vénus, la plus belle Uranie, le double de l'apparence, l'âme divine à connaître plus loin que ses yeux verts, ses symboliques yeux d'espoir mystique.

Dans son dernier roman, *Après*, M. Maizeroy a donné en même temps la mesure de cet effort et de cette chute. La subtilité des sensations décrites est rare. La passion des amants reconnue avec une observation définitive. Ces qualités déjà manifestes en d'autres livres, dont les *Deux Amies* demeure le type, se joignent au charme d'une phrase très gemmée et tout à fait propre à traduire des alanguisements, des parfums, une fuite de jour crépusculaire caressant le corps d'une voluptueuse vautrée sur les coussins où vient de s'apaiser le mâle.

Cette science du bonheur épidermique a valu beaucoup de gloire à M. Maizeroy; et cela justement, puisque la majorité des hommes et des femmes, en son temps, voyaient par là le séduisant de l'existence. Les douleurs de la jalousie leur semblaient un excitant délicieux; et ils affirmaient avec ostentation de poignards, de colichemardes et de pistolets, leur instinct propriétaire de la peau.

Car le propre de ce sentiment poétique est de tenir à l'objet de la possession comme le bourgeois à ses titres de rente; et de défendre ce bien parlant, pensant et agissant, ainsi qu'une barrique de vin conquise à la lueur des écus.

Aussi le soin de conter des batailles pour se voler ou récupérer ces motifs d'ivresse a-t-il nourri la faconde d'un siècle romancier.

L'épouse est infailliblement la victime d'un mari sans cœur et débauché qui ne conçoit point la finesse de l'âme ou les exigences du tempérament. Un bateleur plus adroit passe. Suivent les péripéties de l'adultère: la trahison, la découverte, le désespoir, le drame extérieur ou celui plus terrible encore d'un cœur tourmenté cachant sa détresse aux yeux du monde inexorable et jaseur.

M. Maizeroy dépense tout son talent d'écrivain à nous dire ces histoires-là. Avec moins de style et de sûreté psychologique, M. Feuillet, avant lui, l'avait fait, et aussi, M^{me} George Sand, et encore M. B. Constant, et, de nos jours, MM. Bourget, Ohnet, parmi tant d'autres. M. Bourget renversa la proposition. D'après lui les hommes souffrent, et les femmes meurtrissent. Récemment toutefois il écrivit selon la formule de la *Dame aux Camélias*, le désespoir d'une cabotine lâchée par un littérateur, et qui, pour montrer la hideur de cet abandon, va se livrer incontinent, contre finances, à un goujat favorisé de la fortune.

Voici cent ans que les noircisseurs de papier s'enrichissent de ce vice-versâ. Et l'on ne sait pas encore ce qui doit se juger le plus mal, du mensonge de la femme ou de la brutalité de l'homme du mensonge de l'homme ou de la cruauté de la femme... Les amants méritent qu'on leur change la posture du baiser. Renvoyons les dos á dos.

Toutes ces petites saletés, corollaires de la loi physiologique de reproduction, valent-elles que l'on écrive dessus, avec soin, et n'importerait-il point qu'on diminuât l'attention portée sur les jeux d'alcôve? Ce n'est pas, en somme, si ragoûtant.

La nature guide l'évolution des animaux selon trois principes : la locomotion, la nutrition et l'amour. En quoi l'accouplement l'emporte-t-il, esthétiquement, sur le phénomène de déglutition ? L'histoire d'un pauvre homme au ventre vacant et qui chercherait avec passion un dîner, n'intéresserait-elle point mieux que celle d'un bon jeune homme, maltraité par les littératures, puis en quête d'une âme sexualisée selon les promesses de l'imagination ?

Le fait d'entrer dans un restaurant, de composer un menu, de découper une bécassine et de se l'assimiler béatement, est-il bien inférieur à celui de conduire à l'auberge une femme abêtie par les opérettes et les romans sentimentaux afin de la faire haleter près de soi ?

Et les péripéties stomachiques l'emportent-elles point sur les soubresauts cardiaques ?

En vérité l'œuvre d'écrire mérite de plus beaux sujets que l'analyse de la fécondation humaine dans ses préliminaires et dans ses conséquences.

À l'encontre de ce genre exclusif, le mouvement naturaliste nous montra sainement l'ignominie des amours.

Loin de subir le reproche d'immoralité, les œuvres publiées par M. Zola et la jeunesse d'il y a dix ans eussent dû plutôt attirer les louanges de M. Jules Simon. L'obscénité cessera, le jour où la description de l'acte sexuel n'émouvera point davantage les lis- seurs que celle de l'acte digestif. En expliquant la misère et la vulgarité de ces sensations-là, on détachera les hommes du goût qu'ils marquent pour elles, et surtout de l'importance ridicule qu'ils y attribuent.

Naguère, dans ses *Confidences d'une aïeule*, M. Abel Hermant reconstitua l'âme facile d'une dame ayant vécu à la fin du siècle passé et au commencement du nôtre, en cette étrange époque où l'hypocrisie du sentiment masquait moins la sensualité des femmes. Elles se donnaient dans la joie du corps sans grande préoccupa- tion de justifier le péché par des drames passionnels. Les hommes ne tiraient point les sabres, pour un si mince objet de querelle.

Ils se succédaient dans l'alcôve avec des mots joyeux et des épithètes pimentées. Une autre besogne les tenait fervents : celle de démolir, puis de reconstruire un état social, de le défendre, l'arme au poing contre les intrus. Cela leur paraissait d'une meilleure morale.

C'est une grande erreur de croire la sensualité féminine inférieure au tempérament mâle. De même qu'il résiste mieux à la fatigue, à la soif, à la douleur que sa compagne, l'homme se trouve plus indépendant aussi des instincts, et souffre moins s'il ne les peut assouvir. Bien des adolescents se livrent à l'amour comme ils fument, par imitation et pour arborer des signes de virilité qui flattent leur vergogne. Plus tard, l'habitude les asservit à la femme et au tabac.

Par les temps d'orage, au contraire, les filles s'émeuvent ; une mésaise excessive les énerve, puis les accable. Les Lovelaces disent tous comme ils conquièrent facilement les cœurs et les corps, avant que le premier éclair strie l'horizon.

Les déchéances passagères des femmes sont donc choses de physique qui ne dépendent guère de leur volonté. Les circonstances atmosphériques et une main entreprenante peuvent dompter brusquement la meilleure vertu. De ce qu'une épouse a mal résisté à la température pourrait-on faire autre chose que la plaindre pour cette faiblesse ?

Et puis le véritable amour ne consiste-t-il point à se satisfaire des joies échues à l'être chérissable. S'il a plu à telle ou telle de connaître les qualités d'un dragon, ne devons-nous pas sourire comme à la fillette qui tient à ouvrir une montre pour en regarder luire le ressort pareil en tout point à ceux déjà connus ?

Vraiment la banalité du vice désespère, et ce devient une originalité fort charmante de se montrer vertueux. Parmi tant de misérables qu'il glorifie de se décorser en jouant le drame lu dans les volumes romanesques, pour la joie d'un jouvenceau benêt, parmi tant d'autres qui affectent d'illustrer avec leur vie aventureuse les traités d'Ovide, de Pétrone, du marquis de Sade El-Ktab le Kama Soutra, comme la louange sincère couronnerait la femme vraiment vertueuse, maîtresse de ses instincts et indulgente à l'ivrognerie sexuelle du troupeau.

Les douleurs de l'amour sont risibles et ses joies trop simples pour qu'elles fassent à elles seules le motif de tant de livres, pour qu'elles absorbent dans leurs descriptions tant d'efforts et de talents, pour qu'elles suscitent tant d'indignations et d'attendrissements.

Qu'on nous laisse souffler un peu hors des cuvettes et des draps, des duels et des suicides, ces parades de faits divers. Voici

que la question sociale peut-être se va résoudre. Le peuple se démène et hurle. Demain il refusera de se battre pour les chiffons tricolores, bicolores, unicolores qu'agitent à ses yeux de bon taureau les capitalistes désireux de faire baisser les fonds publics. La face du monde va changer sans doute. Et vous nous parlez du malheur de cette dame qui se trousse au hasard dans l'ombre de la garçonnière, et vous nous engagez à plaindre ce monsieur qui veut pourfendre la nature parce que sa moitié à soupiré sous d'autres lèvres, un jour de besoin.

Que voilà de petites choses et comme elles nous importent peu. Les esprits hautains que l'occasion doua de style et de pensée ont d'autres devoirs. Il y a des balles à fondre, des moellons à retourner, des pamphlets à écrire, des philosophies neuves à comprendre.

PAUL ADAM.

NOTES D'ART

LES SALONS

Salon des Champs-Elysées. — Chacun a pu lire les douloureux récits dont nos salonniers ont empli, le jour du vernissage, les colonnes des quotidiens bien informés. Les plus francs et les plus autorisés de ces critiques ont assuré n'avoir découvert durant le long calvaire parcouru, qu'un seul reposoir pour leurs yeux irrités, meurtris : un tableau de M. Brangwyn, *LES BOUCANIERS*, et en core l'œuvre n'est-elle pas de premier ordre. Les critiques d'art sont victimes d'une profession dont le nom seul est un contresens, ces arbitres étant constamment obligés de sortir de leurs attributions en parlant d'articles qui n'ont aucune apparence d'œuvres d'art.

Je ne chercherai pas, pour mon compte, à me rendre intéressant — sans amphibologie, en discourant sur le salon des Champs-Elysées, et ainsi faire croire que je l'ai vu, tandis que je me suis refusé ce plaisir. J'ai pensé que l'abstentionnisme était l'opinion la plus saine et la moins aléatoire qu'on pouvait s'en former, je me permets de l'indiquer au moins comme facile à porter et préventive de remords.

Oui, le vieux salon officiel vivra peut-être par et pour les artistes jusqu'au prochain ordre social, mais il est mort pour l'Art. Restreint depuis la scission au contingent fourni depuis

trente ans par les ateliers d'une Ecole où l'enseignement est en quelque sorte culinaire, car c'est seulement la cuisine de l'Art qui s'y fait, il a pris quelques rapports avec une autre institution décrépite : l'Armée. Comme dans l'Armée, on y conquiert des galons, des médailles, de l'avancement, lorsqu'on a pendant des ans, récité sa théorie et répété les mêmes exercices. Les punitions sont l'ajournement ou le dépotoir ; les récompenses, la cimaise, les mentions, médailles, prix, bourses de voyage, les dignités, la légion d'honneur et l'Institut. Ici, on tient en mains tout ce qu'il faut pour faire œuvre d'art, comme là, pour occire et gagner des batailles ; malheureusement les œuvres de Beauté moins encore que les victoires, ne rentrent dans les choses prévues.

Et longtemps encore on intriguera, recommandera, votera, protégera et s'évertuera à « proclamer les principes de l'Art » comme dit la chanson, et dans peu de temps nos neveux ignoreront ces œuvres autour desquelles on fait beaucoup de bruit ; ils ignoreront même les noms de leurs auteurs et souriront en lisant nos catalogues et nos annuaires.

* * *

Salon du Champ de Mars. — On sait que ce salon-ci possède sur le précédent au point de vue de son organisation et de son fonctionnement une évidente supériorité : 1^o La course aux médailles y est absente, 2^o toutes les œuvres sont présentées de façon à être vues, 3^o les sociétaires membres du jury changent d'une année à l'autre. Et bien que la seule existence d'un jury soit déjà choquante, on ne peut nier que celui-ci se montre ordinairement sympathique aux jeunes talents.

Ce sont à la fois des anciens et des nouveaux qui manquent au salon du Champ de Mars, pour lui permettre de se targuer à bon droit de représenter dignement la peinture contemporaine. L'année où il parviendra à grouper Degas, Monet, Pissarro et Forain, d'une part, Lautrec, Luce, Anquetin, Lucien Pissarro, Signac, Bonnard, Denis, de l'autre, nous consentirons à nous laisser supplicier par les œuvres blessantes qu'il contient à foison, à commencer par le déplaisant CENTENAIRE de M. Roll. Mais laissons celles-ci de côté, et agrémentons notre tâche en ne parlant que de nos sympathies.

Si l'on commence sa promenade par le salon rouge, on est tôt arrêté par de délicates œuvres d'Ary Renan, SAINT BRANDAN, LA PLAINE D'ORPHÉE et surtout par cette SAPHO étendue morte au fond de la mer, après le saut du rocher de Leucade, l'œuvre d'Ary Renan peut satisfaire à la fois le peintre pour qui la peinture n'est que

« des valeurs » et le poète qui perçoit le mystère et la paix quasi-léthargique des arborescences corallines et des algues qui semblent autour de la morte, ne vivre qu'une vie éternellement mourante.

Dans la même salle figurent les envois de M. Jeanniot : des paysages, des portraits, des joueurs de billard au cabaret. Cette exposition très cohérente dans sa variété, dénote un méritoire parti pris de simplicité de palette et de facture. M. Jeanniot qui semble s'intéresser à peindre la vie des humbles est peut-être le seul qui la représente sans verser dans le mélodrame ou dans le vaudeville ; c'est à la fois discret, ému, ingénieux et fort.

M. Ménard simplifie et rajeunit avec intelligence l'ancien paysage de style, dans la composition duquel l'humanité entrait comme symbole de la Force, du Travail, etc... LES DÉFRICHEURS et LE DÉPART DU TROUPEAU sont de riches et savoureuses harmonies ; peut être verrons-nous M. Ménard exercer son talent sur des toiles à dimension de fresques ; les petits tableaux qu'il expose pourraient en être les maquettes.

M. Carrière continue la série de ses portraits sans être parvenu cette année à l'intensité psychologique dont il les douait parfois ; il est à craindre que la manière de ce peintre l'ait conduit prématurément aux limites des effets qu'il comptait en tirer.

Par la façon dont ils comprennent le portrait, — en arabesque se silhouettant sur des fonds à tonalité sourde, MM. Alexander, Gandara et Lavery peuvent être rapprochés de Whistler, mais personne ne songera à les comparer à l'incomparable coloriste qu'est Whistler.

M. Blanche doit raffoler de l'école anglaise du XVIII^e siècle et, de fait, jamais peintres ne traduisirent comme ces rivaux d'alors, Reynolds et Gainsborough, l'élégance, la fraîcheur de leurs modèles femmes aux yeux de coquetterie, aux sourires heureux de se savoir jolies. M. Blanche apparaît avec un peu de ce même charme dans ses portraits d'enfants à mines avenantes, disposés autour d'un Leconte de l'Isle au monocle rabat-joie.

M. Thaulow excelle à dessiner l'eau en mouvement, ses bouillonnements, ses ondulations, ses remous, et à en peindre les curieux reflets : VUES DE SEINE. DERRIÈRE LES MOULINS, (Montreuil sur-Marne.)

M. Aman Jean est un artiste compréhensif et réfléchi ; ses portraits dégagent un parfum discret et mélancolique d'un charme certain.

Quant à M. Raffaelli, il demeure observateur et peintre personnel, dans ses coins de Paris aux arbres malingres et fuligineux, dans

ses différents quartiers de la ville traversés de passants à mines professionnelles.

C'est dans les salles réservées aux pastels que l'on voit deux caractéristiques vues d'usines de M. Constantin Meunier, puis le *MOÏSE SAUVÉ DES EAUX* et les *BOHÉMIENS EN VOYAGE* de M. Henry de Groux. Ces dernières œuvres conçues et exécutées hors de toute convention, de toute règle, ont un charme de pays inconnu ; cela est fort captivant dans une exposition où tant de toiles ont un air de famille, où l'on sent si fréquemment la réciprocité des influences. M. de Groux est un coloriste, un enlumineur et aussi un dessinateur surprenant ; telles têtes de ses Bohémiens, d'expression insolite, sont d'une beauté primitive.

Signalons aussi les œuvres de MM. Morren, de Meixmoron, Helleu, Boudin, Léopold Stevens, Rothenstein, et de M^{me} d'Ane- than, avant de passer aux envois classés sous la rubrique Art Industriel.

Les étains, et surtout les délicates serrures et les boutons de porte signés Armand Charpentier sont à voir, sinon à avoir. Les expositions de MM. Desbois, Baffier, Carabin, ont un égal intérêt. M. Prouvé, auteur d'un bon portrait d'Emile Gallé et M. Camille Martin ont dessiné pour un relieur nancéien, M. Wiener, des modèles de reliure que celui-ci a fort intelligemment exécutés en polychromie.

Quant à la sculpture, elle est représentée au Champ de Mars par des artistes d'élite. MM. Auguste Rodin, Constantin Meunier, Albert Bartholomé, Jean Dampt, M^{me} Cazin, M^{me} Claudel sont des sculpteurs de la vie comme on n'en voit pas au salon des Champs-Elysées où règnent le poncif et le convenu.

M. Rodin expose un portrait de *BASTIEN-LEPAGE* d'une exceptionnelle maîtrise, et M. Dampt un buste de *AMAN-JEAN*. M. Bartholomé, un buste de M^{me} *SALLES*, de l'Opéra, des *PLEUREUSES* et *LE SECRET*. L'art de M. Bartholomé possède une grâce douloureuse — un charme hautain et contenu qui pénètrent.

Il faudrait, comme il convient, s'arrêter longuement sur l'artiste considérable qu'est Constantin Meunier, encore que ses œuvres si expressives puissent se passer de commentaires. M. Meunier ne s'en tient pas à un art-anecdotique, il coule en bronze des rythmes de vie et atteint le Beau, ce Beau, qui n'a lieu, a dit justement Schelling, que là où l'universel et le particulier coïncident dans une unité primitive.

EDMOND COUSTURIER.

Le Gérant : L. BERNARD.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINE

La *Fin d'Antonia*, la nouvelle tragédie symboliste de M. Edouard Du-jardin, qui sera représentée au Vaudeville le 14 juin, ne sera jouée qu'une fois, comme le *Chevalier du passé* et *Antonia* les années précédentes.

L'exposition des portraits d'Ecrivains et de Journalistes du siècle, organisée par l'*Association des Journalistes parisiens* qui ouvre ses portes aujourd'hui, restera ouverte jusqu'au 15 août dans les galeries George Petit, rue de Sèze.

La *Société des lithographes français* vient de manifester son existence par l'installation d'une exposition Charlet, en vue d'ériger un monument à ce caricaturiste jadis populaire. Il convient, à ce propos, de relire les pages de Baudelaire où se trouve entre autres, cette phrase assez nette : « Charlet est un artiste de circonstance et un patriote exclusif, deux empêchements au génie.

Que les amateurs de Degas se hâtent d'aller voir chez les experts Martin et Camentron, 32, rue Rodier, une peinture et quatre pastels du maître : *Des danseuses après la leçon*, une *Répétition du corps de ballet*, deux *Baigneuses* et des *Jockeys avant le départ*. Cette dernière œuvre peut compter parmi les plus pures que l'on puisse voir.

Trois affiches réellement artistiques enjolivent actuellement les murs de la ville : PARIS-CHICAGO, revue jouée par les artistes de *La Bodinière*, au Théâtre de la Tour Eiffel, signée J. Chéret; JANE AVRIL, au Jardin de Paris, par de Toulouse-Lautrec, et la LESSIVE-FIGARO, de Léo Gausson.

A voir au Louvre, le nouveau Corot : *Souvenir d'Italie*, œuvre ancienne du maître, et d'un beau caractère.

Un événement artistique : M. Zola monte en bicyclette. Le maître a pris soin d'informer de ce fait les reporters qui, depuis une semaine, se ruent à sa porte. Le puissant romancier, déjà très en forme, dépasse en vitesse tous les champions du monde; il a, dit-on, écrasé récemment un fiacre qui contenait un vieillard ressemblant à M. Camille Doucet, et il promet de s'exercer tous les jeudis sur les omnibus qui passent devant l'Institut. Son élection académique est prochaine.

ALLO.

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
Boulogne-s-Mer	Duthu.
Bourg	Chiraux.
Bourges	Montbarjon.
Brest	Renaud.
Caen	Robert.
Châlons-s-Marne	Brulfert.
Chambéry	Weill.
Cherbourg	Baujat.
Glermont-Ferrand	Marquerie.
Dijon	Ribon-Collay.
Saint-Etienne	Armand.
Fontainebleau	Chevalier.
Grenoble	Desprez.
Le Havre	Baratier.
—	Bourdignon.
Lille	Dombu.
	Tallan lier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille	Aubertin.
—	Carbonnelle.
Montauban	Bian.
Montpellier	Coulet.
Nancy	Grosjean-Maupin.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nîmes	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans	Herluisson.
Poitiers	Druinaud.
Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne
Reims	Michaud.
Rouen	Lestringant.
—	Schneider.
Saumur	Milon.
Toulon	Rumèbe.
Toulouse	M ^{les} Brun.
Tours	Pericat.
Versailles	Flammarion.

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgart	Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
---------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie.
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
----------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
----------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
-----------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople	Biberdjian.
----------------	-------------